

penses-tu que ta femme puisse, sans danger de mort, supporter la catastrophe qui la fera héritière ?

—Jo le crois.

—C'est qu'il faut, après avoir touché les millions, qu'elle ait assez le temps de t'aimer pour te les léguer à son tour.

Et, après cette épouvantable réflexion fort tranquillement prononcée, Nicole, sans laisser le jeune homme y répondre un mot, répéta brutalement :

—Va-t'en et à dimanche.

Une heure après, alors qu'ils se retiraient en leurs chambres, quand Faustol pressa la main de son gendre en lui souhaitant le bonsoir, il demanda tout inquiet :

—Qu'avez-vous donc, mon ami ? Votre main est glacée et elle tremble !

—Oh ! un peu de fièvre, dit Perrier qu'un frisson venait de secouer à cette amicale étreinte du malheureux qu'il avait condamné à mort.

Le samedi, à leur départ pour cette promenade à laquelle le docteur avait facilement décidé son beau-père, les deux hommes se croisèrent avec la Bédache qui, la figure illuminée par une méchante satisfaction, marchait à pas précipités.

—Où courez-vous donc aussi pressée, ma chère Françoise ? demanda gaiement Albert en lui barrant le passage.

—Je vais faire une commission pour ma belle-sœur, dit la laide créature dont le regard se porta sur Perrier.

A ce coup d'œil dont il devinait le sens, une sueur froide perla sur le front du jeune homme. Il comprit que la Bédache... "bien stylée" comme l'avait dit Nicole... allait remplir sa mission de mort. Alors une sincère compassion le prit au cœur pour cet infortuné qui s'appuyait à son bras et il fut sur le point d'arrêter la vieille fillé en sa course et de sauver Albert.

Mais aussitôt revint à son souvenir la menace de sa première femme qui, avide de millions, le quitterait sans pitié et peut être le déclarerait-elle comme bigame, s'il se laissait attendrir. A cette crainte d'être abandonné par celle qui l'avait enroulé, le médecin étouffa tout bon sentiment, et ce fut d'une voix des plus calmes qu'il demanda à Françoise :

—Elle va bien, votre belle-sœur ?... Vous savez que je me tiens tout prêt pour son premier appel.

—Oh ! pas encore, docteur... bien que ça m'ait l'air de s'approcher du dénouement. Entre nous, franchement, je voudrais bien que ce fût fini, car elle me fait trop endêver avec ses envies... Tenez, en ce moment, je vais chez l'aubergiste Frochon lui chercher un plat de nouilles.

Et la Bédache fit un pas pour s'éloigner en s'écriant :

—Je vous quitte, car il faut que je me dépêche. Elle mènerait une vie de possédé si elle n'avait pas au plus vite ses nouilles.

Faustol la retint dans son élan.

—Puisque vous allez chez Frochon, savez-vous ce que vous devriez faire ? dit-il.

—Non, quoi ?

—En sortant de l'auberge, entrez donc dire un petit bonjour à ma fille ; vous lui causerez un vrai plaisir, car elle est seule.

—Oh ! soule... avec Marjolaine.

—Non, bien seule. J'ai envoyé Marjolaine à Houacé, chez mon notaire.

L'éclair d'une joie féroce brilla dans les yeux gris de la Bédache en apprenant qu'elle trouverait seule celle dont depuis si longtemps, elle voulait se

—Bien, fit-elle, c'est convenu. En quittant Frochon j'irai voir Mme Perrier.

—Merci, Françoise, dit Albert qui, la laissant partir, se mit en marche.

A son troisième pas, il entendit derrière lui la voix de la vieille fille qui, avec un accent dont Perrier seul comprit la haieuse intonation, lui adressa cet adieu :

—Bonne promenade... et longue vie, cher monsieur Faustol.

Ce souhait fit rire Albert qui, sans se retourner, poursuivit sa marche en disant à son gendre :

—Longue vie ! Françoise s'imagine-t-elle que nous allons nous promener au milieu des plus terribles dangers ?

Comme les deux hommes quittaient le village, la Bédache était déjà en présence d'Amélie.

—C'est un peu par ricochet que je vous fais ma visite, dit elle en abordant la jeune femme. Car je dois vous avouer que c'est votre mari que je cherchais.

—Avez-vous besoin de lui pour votre belle-sœur ? Il part à l'instant en promenade. Voulez-vous qu'un domestique coure après lui ? proposa Mme Perrier avec empressement.

—Oh ! ce n'est pas la peine. C'était pour lui faire une restitution... Je vais vous remettre la chose ; vous la lui rendrez, n'est-ce pas ?

—Soyez-en certaine.

—Voilà, fit la misérable en présentant deux lettres à Amélie qui les posa devant elle sur une table sans les examiner.

—L'autre soir, continua Françoise, quand votre mari est venu rendre visite à ma belle-sœur, il a laissé tomber ces lettres de sa poche en tirant son portefeuille pour écrire l'ordonnance. Je pense que ça lui fera plaisir de les retrouver... Là, maintenant, je vous quitte, car j'ai à la maison ma malade qui s'impatiente.

Le peu d'attention que Mme Perrier avait prêté à ces lettres ne faisait pas l'affaire de la coquine. Aussi quand elle fut sur le point de sortir, elle se retourna pour dire d'un ton gouguenard :

—Vous savez ? madame, il ne faut pas les laisser traîner à la portée des domestiques, parce que je crois, autant que j'ai pu comprendre en les lisant, que vos mari et papa... le papa surtout... ne seraient pas ravis qu'un étranger connût ce qu'elles racontent.

Quand la porte se fut refermée sur elle, le rire aigre et sinistre de la Bédache s'éloignant vint retentir à l'oreille d'Amélie stupéfaite.

* * *

Après une longue promenade pendant laquelle Faustol, tout heureux du prochain départ pour Paris, n'avait cessé de faire de rians projets d'avenir que Perrier écouta impassiblement, les deux hommes avaient repris le chemin du village.

Au dernier moment, le courage manqua au docteur. Si fort qu'il se fût enraissé contre l'émotion, il ne se sentit pas la force d'assister à l'effroyable scène qui attendait Albert à son retour au logis.

En arrivant devant la maison, il s'arrêta donc au pied du perron.

—Malgré ce que prétend Mlle Bédache, dit-il, j'ai bien envie, avant de rentrer, d'aller faire une courte visite à sa belle-sœur. Il se peut fort qu'elle craigne de me déranger. Si mes soins ne sont pas actuellement nécessaires, cette visite me servira au moins à étudier un peu ma très-prochaine cliente.